

L'EMIGRATION SUISSE AU BRÉSIL ET LA QUESTION DE L'INTEGRATION*

JEROEN DEWULF
jdewulf@letras.up.pt

«Qui a découvert la Suisse?» Cette question, posée par Hugo Loetscher dans son roman *Der Immune* (1975), a donné lieu à une des plus profondes réflexions post-coloniales de la littérature suisse. En effet, dans la conception européenne, le verbe «découvrir» est presque automatiquement associé au Nouveau Monde. On l'utilise parfois aussi en parlant de l'Océanie, de l'Afrique ou de l'Asie, mais en ce qui concerne le vieux continent européen, «découvrir» est par définition un verbe actif et jamais passif, car c'est nous, les Européens, qui découvrons les autres; poser la question à l'envers est presque considéré comme un affront. Et pourtant, c'est précisément en ces termes que Loetscher souleva l'interrogation après une visite dans une école colombienne où l'un des élèves voulait savoir qui avait découvert la Suisse. Loetscher avait alors répondu qu'en Suisse, la situation était complètement différente. Il reconnut, plus tard, qu'à l'occasion, il avait presque dit que les Suisses avaient été chez eux depuis toujours. Comme il n'avait pas su donner une réponse satisfaisante, Loetscher décida de découvrir sa propre patrie par la voie littéraire, racontant comment un groupe de braves indiens firent périple en remontant le Rhin jusqu'au pays helvétique couvert d'or.

*Este estudo foi realizado no âmbito do projecto “Interidentidades” do Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa, Unidade de Investigação & Desenvolvimento, sediada na Faculdade de Letras da Universidade do Porto e financiada pela Fundação para a Ciência e a Tecnologia, ao abrigo do Programa Operacional Ciência, Tecnologia e Inovação do quadro de Apoio III (POCTI – SFA – 18 – 500).

Cependant, Loetscher aurait pu choisie une solution différente, car il existe effectivement un livre où la découverte de la Suisse est racontée. Il s'agit plutôt d'une pièce de théâtre, une pièce qui, à première vue, peut paraître étrange dans ce contexte: *Guillaume Tell* de Friedrich Schiller. En effet, bien que Guillaume Tell se soit aujourd'hui transformé en symbole d'une Suisse plutôt réactionnaire, une Suisse qui cultive précisément le mythe que le pays appartient à bon droit aux ceux qui y vivent «depuis toujours», c'est dans la version la plus classique de la révolte des confédérés helvétiques qu'on trouve la thèse surprenante que les Suisses forment un peuple d'émigrants.

Dans la fameuse scène dans la prairie du Grütli, au bord du lac des Quatre-Cantons, peu avant le serment des représentants d'Uri, de Schwyz et d'Unterwald, Werner Stauffacher raconte l'origine du peuple suisse de la manière suivante: «Dans un pays du Nord fut un grand peuple / que tourmentait une disette affreuse. / Dans ce besoin le peuple décida / qu'un homme pris sur dix devrait quitter / la terra des aïeux.» (Schiller: 52). Autrement dit, Schiller représente clairement les Suisses comme des descendants d'étrangers qui, forcés par la misère, avaient dû quitter leur pays. Mais son histoire ne s'arrête pas là: Quand ses émigrants arrivent en Suisse, ils doivent constater que cette terre était déjà peuplée. Schiller parle d'une hutte aux bords du lac où se trouve un homme en gardant le bac. On n'en apprend pas plus sur cet homme mystérieux, ce qui est étrange, car, au fond, c'est lui le seul «vrai Suisse» dans la pièce. Quand Stauffacher continue, en racontant comment ces immigrants commençaient à bâtir le canton Schwyz, il ne précise absolument pas ce qui est arrivé avec cet homme et sa cabane. A-t-il participé à la construction de Schwyz? S'est-il mélangé avec les immigrants? Peut-être fut-il expulsé ou même assassiné par eux, on ne le sait pas.

L'idée selon laquelle les Suisses sont des descendants d'émigrés n'est pas de Schiller, elle fait partie intégrante de l'histoire de Guillaume Tell. Déjà dans *Le Livre Blanc de Sarnen*, qui date de 1474, cette origine étrangère est mentionnée. Quoi qu'il en soit, le mythe de Guillaume Tell, tel qu'il était présenté par Schiller en 1804 aurait marqué des générations de Suisses, entre eux naturellement aussi ces Suisses qui, au milieu du 19^{ième} siècle, quittaient leur pays pour émigrer vers l'Amérique. Les ressemblances entre leur destin et celui des émigrés chez Schiller sont frappantes, surtout parce que Schiller les présente comme des vrais colons, qui «mirent maints jours bien durs à défricher les bois, / et ses racines qui s'en vont au loin.» (Schiller: 52). La phrase la plus importante chez Schiller reste néanmoins: «Nul n'oublia pourtant son origine.» (Schiller: 52). Schiller transmet ainsi l'idée que la population suisse, bien qu'elle

soit d'origine étrangère, possède une pureté culturelle qui est restée intacte depuis toujours. La conclusion que ces émigrants suisses, prêts à partir vers l'Amérique, pourraient tirer de la pièce c'est que, dès qu'on reste fidèle à ses origines, il est parfaitement possible d'émigrer tout en restant un bon patriote, car, au fond, dans leurs pérégrinations, ils ne faisaient rien d'autre que ce que leurs propres ancêtres avaient fait eux-mêmes. Dans un certain sens, l'émigration pourrait être considérée comme une prolongation de l'histoire du Grütli. En effet, ce n'étaient pas seulement les Suisses qui émigraient vers l'Amérique, Guillaume Tell voyageait avec eux.

Le problème qui se pose ici est qu'il est assez difficile de déterminer en quoi consiste vraiment l'identité suisse. Pourtant, quand on veut être fidèle à ses origines, on doit au moins savoir ce que sont ces origines. Les Suisses ne partagent pas la même langue, ni la même religion. Dans un certain sens, on pourrait dire que c'est l'histoire qui unit les Suisses, mais on ne doit pas oublier que ce n'est qu'en 1803 que les anciens alliés des Grisons et de Saint-Gall et les anciens pays sujets du Tessin, de Vaud, de la Thurgovie et de l'Argovie s'ajoutèrent aux cantons fondateurs de la confédération, tandis que Genève, Neuchâtel et Valais ne firent partie qu'en 1815. La fierté suisse du passé du pays est cependant en rapport étroit avec l'idée de la conquête de la liberté. Bien qu'il soit vrai que les confédérés de 1291 entendaient par liberté surtout une liberté face à Habsbourg, il existait sans doute chez les Suisses du 19^{ième} siècle la conviction que leurs ancêtres avaient lutté pour la liberté de toute la population et que chaque Suisse avait le devoir de la garder.

Le cas de l'émigration suisse vers le Brésil illustre parfaitement bien comme était forte la conviction qu'être un bon patriote signifiait marcher sur les traces de Guillaume Tell. Cette émigration a une importance historique, car les premiers émigrants non-portugais au Brésil étaient des Suisses. Déjà avant l'indépendance du Brésil, on y fondait une colonie suisse – Nova Friburgo (1819) – mais c'est surtout vers la moitié du 19^{ième} siècle que l'on constate une émigration de plusieurs milliers de Suisses vers le Brésil. Dans ce pays, l'unité suisse fut cependant menacée par plusieurs raisons. Pour les émigrés francophones, il y avait la proximité de la langue portugaise; en effet, la communication avec les Brésiliens était au fond plus facile qu'avec leurs compatriotes alémaniques. Et puis il y avait la question religieuse: en tant que pays catholique, les seuls mariages reconnus au Brésil étaient les mariages catholiques, des enfants qui n'étaient pas baptisés officiellement n'existaient pas et les cimetières étaient réservés aux catholiques. Par conséquent l'intégration était particulièrement difficile pour les Suisses alémaniques protestants. On

pourrait alors penser que, pour ce groupe en particulier, l'attraction par la grande communauté allemande au Brésil a dû être très forte.

Sans nier complètement que cette attraction aurait pu exister, les documents indiquent plutôt le contraire. Dans ce contexte, les noms choisis par les Suisses pour leurs colonies brésiliennes sont représentatifs: «Nova Friburgo» a déjà été mentionné, mais il y avait aussi «Nova Zurique», «Alpina», «Nova Suíça», «Heimat», «Helvetia», on avait même prévu une colonie appelée «Rütli». L'idée est toujours la même: On émigre, mais on prend la Suisse avec soi.

92

Pour savoir précisément ce que les Suisses entendaient par «identité suisse», il existe un intéressant récit de Johannes Keller, datant de 1897. Keller avait eu l'idée de fonder une nouvelle colonie suisse au Brésil et mentionna qu'au cours des négociations avec les autorités locales les Suisses avaient obtenu quelques concessions spéciales grâce à leur identité nationale. En quoi ont consisté ces concessions? Des concessions à cause de la langue? Non. À cause de la religion peut-être? Non plus. La grande concession, c'était que les Suisses pourraient constituer un «Schützenverein», c'est à dire, une association de tir¹. En effet, dans toutes les colonies suisses au Brésil, le grand orgueil, c'était l'association de tir². Cependant, en Suisse, ces associations sont beaucoup plus que de simples associations sportives, ce sont plutôt des symboles de la liberté suisse et datent de la moitié du 19^{ième} siècle, quand une forte vague nationaliste s'était propagée dans le pays. Chaque membre d'une association de tir se considérait comme un arrière-petit-enfant de Guillaume Tell et voulait avec son affiliation souligner sa fierté patriotique et sa disponibilité de se battre pour préserver la liberté conquise par ses ancêtres. L'importance donnée par les Suisses au Brésil à la fondation de ces associations montre à quel point ils souhaitaient préserver leur propre identité et en même temps indique l'importance du mythe de Tell par rapport à cette identité.

¹ «Jagdwaffen und Revolver dürfen auf der Kolonie getragen werden. Ob die Einfuhr einer Kugelbüchse und die Gründung eines Schiessvereins zu gestatten sei, entscheidet allein die Bundesregierung. Die Staatsregierung von San Paulo wird unsern Wunsch nach Gründung eines Schützenvereins den Bundesbehörden im empfehlenden Sinne vorbringen.» (J. Keller: 34f.).

² Voyez l'exemple de la colonie «Helvetia»: «Bald waren verschiedene Landsleute bei einander, welche ihre Stutzer brachten und das Schützenhaus der Kolonie betraten, wo alsbald eine Schiessübung inszeniert wurde.» (J. Keller: 37) ou de la colonie «Nova Helvetia»: «Was sie aus der Heimat noch beziehen, aber bezahlen, das sind die Gewehre und die Munition für ihre alljährlichen schweizerischen Schützenfeste in Neu Helvetia, die sie nach alter Väter Sitte als ‚Grümpelschiessen‘ durchführen.» (G. Keller: 27).

Une telle fierté face à la liberté conquise par leurs ancêtres était inexistante dans l'Allemagne du 19^{ième} siècle. Dans un récit d'émigration allemande vers le Brésil on pouvait même lire que «dans le sud du Brésil existent encore des traditions patriarcales et à cause de cela, l'Allemand y rencontre plus d'analogies avec sa patrie qu'aux États Unis.»³.

Dans ses mémoires, l'émigré suisse Rudolf Streiff explique que les rapports humains existant au sein de la communauté suisse au Brésil étaient complètement différents de ceux que les Allemands pratiquaient: «Dans notre petite colonie suisse à São Paulo», écrivit Streiff, «il existait une vie harmonieuse et gaie jalouée par les Allemands parce que chez eux il y avait une séparation stricte entre la noblesse et le peuple.»⁴. Le mépris des suisses envers cette rigidité allemande transparait bien au travers du récit de Streiff rapportant sa visite au sein de la Société Allemande de São Paulo:

«Je me trouvais derrière un groupe d'amis de l'Allemagne du Sud, quand on commença à chanter l'hymne national. Moi, je chantais à voix basse, mais avec une petite altération: au lieu de 'Allemagne', je chantais *Schweiz, o Schweiz, über alles, über alles in der Welt!* Celui qui se trouvait en face de moi se tourna fort consterné et me dit: 'Mais monsieur Streiff, qu'est ce que cela veut dire!' Je lui répondais: 'Si vous chantez 'Allemagne au-dessus de tout' par amour pour votre patrie, alors vous n'allez certainement pas me reprocher de mettre la Suisse au-dessus de tout. Si cette phrase a une signification politique, c'est à dire que l'Allemagne devrait régner sur tout, alors cela constituerait vraiment une bonne raison de ne pas chanter avec vous.'»⁵.

³ "(...) dass in Südbrasilien noch patriarchische Sitten herrschen und darum der Deutsche dort mehr Berührungspunkte antrifft als in den Vereinigten Staaten" (*apud* Ziegler: 61).

⁴ "In unserer noch kleinen Schweizerkolonie in São Paulo herrschte ein wirklich harmonisches, fröhliches Leben, um welches uns die Reichsdeutschen vielfach beneideten, weil bei ihnen noch die kühle Trennung von Adel und niederem Volk herrschte." (Streiff-Becker: 77).

⁵ "Ich stand hinter einigen mir persönlich befreundeten Süddeutschen, als das ‚Deutschlandlied‘ gesungen wurde. Ich sang nur halblaut mit, jedoch mit einer kleinen Änderung des Textes: anstatt ‚Deutschland‘ sang ich ‚Schweiz‘ o Schweiz, über alles, über alles in der Welt'. Der vor mir Stehende wandte sich entrüstet um: ‚Aber, aber, Herr Streiff, was soll das heissen!' Ich erwiderte ihm: ‚Wenn Sie aus reiner Heimatliebe singen: ‚Deutschland über alles in der Welt', dann werden Sie es mir als Schweizer hoffentlich nicht verübeln, wenn mir die Schweiz über alles geht. Wenn aber der Satz politisch gemeint ist: Deutschland (herrsche) über alles, dann kann ich erst recht nicht mitsingen.' (Streiff-Becker: 132).

Cet épisode nous montre qu'il serait beaucoup trop facile de penser que la même langue et la même religion seraient des raisons suffisantes pour que les Suisses alémaniques se rapprochent tout naturellement, dans une sorte de réflexe pangermanique, vers les émigrés allemands au Brésil.

Un des textes les plus marquants en ce qui concerne l'émigration suisse au Brésil est sans doute *Die Kolonisten in der Provinz St. Paulo in Brasilien* de Thomas Davatz. Davatz, un professeur des Grisons, émigra en 1855 vers le Brésil pour y travailler dans la plantation de café d'Ibicaba dans l'état de São Paulo. Son but n'était pas de travailler comme journalier au Brésil, Davatz voulait devenir un vrai colon avec son propre terrain. Mais il n'avait pas assez de moyens pour payer son voyage et il traversa alors l'océan dans le cadre du système de 'parceria'. Dans ce système, un grand seigneur brésilien payait pour le voyage et en échange, les émigrants travaillaient dans sa plantation jusqu'à ce que leurs dettes furent payées. Après quelques années, ils seraient libres et pourraient réaliser leur rêve de devenir colon. C'était tout du moins ce qu'on leur laissait espérer. La réalité était toute autre: les émigrants étaient en fait vendus à de grands propriétaires pour substituer les esclaves dans les plantations. Le plus choquant, c'est que leurs propres communes suisses participaient à ce commerce, en se débarrassant ainsi de ses habitants les plus pauvres⁶. Le cas de Davatz est célèbre parce qu'au Brésil il est devenu le meneur charismatique d'une révolte des émigrants suisses contre leur maître. Le texte de Davatz est cependant beaucoup plus qu'une description mouvementée d'une rébellion, il constitue également un document important par rapport à l'identité suisse car il montre clairement à quel point le mythe de Guillaume Tell a influencé le comportement des émigrants au Brésil.

Les ressemblances commencent déjà avec le sous-titre du récit; Davatz parle, en allemand, de «eine Erhebung gegen die Bedrücker», c'est à dire, «une révolte contre les oppresseurs», ce qui, au passage, est étonnant car le mot «opresseur» est utilisé en général pour des étrangers qui viennent opprimer les autochtones et non le contraire. Mais Davatz ne se considère pas du tout comme un étranger qui doit s'adapter aux coutumes d'un autre peuple. Pour lui, il n'existe pas vraiment de peuple brésilien, il existe des indiens, des nègres, des descendants de Portugais et des colons européens, mais pas de brésiliens⁷. Le Brésil est ainsi vu comme un pays

⁶ Cfr. Tschudi: III-242, Davatz: 115 et Ziegler: 139ff.

⁷ Davatz ni même ose décrire les Brésiliens: "Besonders in Folge aller möglichen Vermischungen der Genannten und deren Kinder hat sich die brasilianische Bevölkerung

qui n'appartient à personne, un pays où chacun a le droit de créer ou recréer une patrie. C'est pour cela que Davatz, même à 15.000 kilomètres de sa patrie, lutte pour défendre ses droits comme s'il était en Suisse. Et il lutte complètement en accord avec le *Guillaume Tell* de Schiller⁸.

En effet, la révolte sur la plantation d'Ibicaba commença avec la rencontre nocturne et secrète d'une poignée de confidents suisses, et, de la même manière que ce qui se passa dans la prairie du Grütli en 1291, ils établirent une confédération de résistance en prononçant un serment. Davatz le rapporta ainsi: «Ces obligations ainsi imposées emmenaient à la nécessité d'un silence complet et d'une solidarité totale selon la devise: 'Un pour tous, tous pour un !'»⁹.

Ce qui est étonnant, c'est la différence entre la réaction suisse et celle des Allemands qui travaillaient dans la même plantation. Il n'apparaît pas bien clairement quelle part a eu la communauté allemande dans la révolte. Davatz mentionne que des Thuringeois s'associèrent à la confédération ainsi formée bien que cela fût contre la volonté de la plupart des Suisses. Johann Jakob von Tschudi, le représentant diplomatique de la Suisse qui visita Ibicaba après la révolte, écrivait même, que «les colons allemands ne participèrent pas à la révolte» et qu'ils «se contentèrent de serrer les poings dans leurs poches.»¹⁰.

La réaction des Suisses à Ibicaba, que Thomas Davatz a retranscrit par écrit, montre comment une boutade telle que celle de Charles-Ferdinand Ramuz, selon laquelle les Suisses n'auraient plus rien en commun que les boîtes postales jaunes, est trop simpliste. Le système politique suisse, quoiqu'il fût très peu démocratique pendant plusieurs siècles, a sans aucun doute influencé la population. Les émigrés suisses

so verschiedenartig gestaltet, dass ich eine Beschreibung derselben tüchtigern Männern überlasse" (Davatz: 29). Cette idée était d'ailleurs très forte dans la propagande nazi concernant L'Amérique Latine; cfr. p. ex. Haverbeck: "[In Lateinamerika] ist ein völkischer Widerstand nicht zu mobilisieren, da es kein Volk in Südamerika gibt." (Haverbeck, *apud* Katz: 54).

⁸ Dans les archives de Thomas Davatz à Grüşch on trouve une lettre, envoyée par les colons suisses à Ibicaba, dans laquelle ils considèrent que Davatz peut être placé sur un pied d'égalité avec les vieux confédérés: "Auch glauben wir (...), dass Sie, ohne dass wir Ihnen schmeicheln, den alten Eidgenossen gleichstellen können." (Lettre de 12.03.1857).

⁹ "Unter die uns auf diese Weise auferlegten Verpflichtungen nahmen wir auch diejenigen der völligen Verschwiegenheit und des treuesten Zusammenhaltens nach dem Grundsatz: 'Einer für Alle, und Alle für Einen!' auf." (Davatz: 139).

¹⁰ "Die deutschen Colonisten beteiligten sich nicht an dem Aufstande. Sie begnügten sich damit, die Faust in der Tasche zu machen." (Tschudi: III-249).

du 19^{ème} siècle avaient déjà la ferme conviction qu'être citoyen suisse impliquait le droit à la liberté, une conviction qui dans les états allemands semi-féodaux n'existait point.

Le cas Davatz est un exemple supplémentaire montrant que les émigrés suisses ne considéraient pas leur émigration comme une rupture avec leur patrie. De leur point de vue, la vraie trahison ne résidait pas dans l'émigration en elle-même, mais bien dans l'intégration au sein d'un nouveau pays. En effet, pendant longtemps, chez des émigrés européens germaniques au Brésil, l'intégration était considérée comme un premier pas vers la dégénérescence. Cette angoisse de «dégénérer» au Brésil se reflète d'une façon très claire dans l'anecdote rapportée par Tschudi concernant la colonie allemande de Nova-Petropolis:

96

«Ici, la plupart des esclaves parlent allemand, naturellement le dialecte de leur maître. On dit que le pasteur Klingelhöfer avait eu comme esclave un vrai gamin qui savait parler sans accent le dialecte de la région du Hundsrück. Quand de nouveaux émigrants arrivaient, il les complimentait en se présentant comme leur compatriote. Quand alors un des paysans surpris risquait le commentaire: 'Mais vous êtes noir', il répondait d'une manière triste: 'Et oui, quand vous aurez vécu pendant 30 ans dans ce pays, vous aussi serez comme moi.' On dit qu'alors beaucoup de jeunes-filles commençaient à pleurer à cause de leur futur noir.»¹¹.

Cette anecdote illustre bien comment même au milieu du 19^{ème} siècle la théorie climatique de Herder, exprimée dans ses *Idées sur la Philosophie de l'Histoire* (1784-91) et selon laquelle la vie dans une zone climatique différente conduirait nécessairement à une dégénérescence¹², continuait à effrayer la population allemande.

¹¹ "Die meisten von ihnen sprechen deutsch, natürlich immer den Dialekt ihrer Herrn. Der schon erwähnte Pastor Klingelhöfer soll einen Schlingel von Neger gehabt haben, der den reinsten Hundsrückdialekt sprach. Wenn Schiffe mit Auswanderern anlangten, so machte er sich den Spass und begrüßte die Ankömmlinge als Landsleute. Wenn ihm dann irgendeiner der gaffenden ihn umstehenden Bauern schüchtern die Bemerkung machte: 'Aber Sie sein ja schwarz', so erwiderte er mit trauriger Miene: 'Wenn ihr einmal wie ich 30 Jahre in diesem Lande gelebt habt, so werdet ihr genau ebenso ausschauen!' Manches Mädchen soll sich bei dieser Bemerkung weggestohlen und bitterlich über seine schwarze Zukunft geweint haben." (Tschudi: IV-27f.).

¹² "Europäischer Fleiss in gesitteten amerikanischen Kolonien hinderte nicht, dass die Fruchtbarkeit der Auswanderer früher erlosch, ihre in der Fremde gezeugte Kinder weniger widerstandsfähig wurden und die eigene Lebensdauer sank." (Herder: 25).

Pourtant, pour la plupart des philosophes romantiques allemands, cette position de Herder était trop radicale. On tenta alors de réinterpréter sa théorie en disant que la dégénérescence n'était pas le résultat inévitable de l'émigration et qu'elle ne s'exprimait que lorsque l'émigrant reniait son identité culturelle, perdant à cause de cela sa pureté culturelle. C'est pour cela que Jacob Grimm, en pensant aux émigrants allemands en Amérique, plaidait en faveur de mesures «afin que dans le nouveau pays qu'ils ont choisi, ils pussent maintenir leur langue d'origine et, par conséquent, conserver leur proximité avec la patrie.»¹³.

97

C'est dans ce contexte qu'on doit interpréter l'argument surprenant d'Adolf Steger en faveur de l'émigration vers le Brésil, à savoir, que «les colons allemands au Brésil ont beaucoup moins de difficultés pour préserver leur nationalité que ceux qui se sont installés aux États Unis car la différence entre l'Allemand et le Brésilien latin est beaucoup plus grande qu'entre lui et l'Américain anglo-saxon.»¹⁴. C'est à dire que l'intégration dans la société brésilienne n'était pas vue comme un but, mais plutôt comme une menace. C'est pour cela que le prêtre suisse Hans Frehner, dans son livre rassemblant quelques conseils au sujet de l'émigration vers le Brésil, ne parlait pas d'intégration mais préférait l'expression méprisante «Verbrasilianern»:

«Le but du gouvernement brésilien est que les émigrants oublient leur nationalité, il veut, comme le disent les vieux colons, qu'ils 'verbrasilianern', de la même manière que dans la colonie suisse de Nova Friburgo ou d'une identité suisse, il n'existe que le nom et du 'Schwitzerdütsch' que les mots 'chaib' et 'chog', utilisés même par les nègres. Quelles belles espèces de Suisses! J'ai déjà rencontré des émigrés me disant qu'ils ne voulaient plus être Allemands ni Suisses, mais qu'ils voulaient fraterniser avec les peuples de la forêt – fraterniser avec des mulâtres et des nègres – Quelle bêtise!»¹⁵.

¹³ "(...) auch unter ihnen an der neuen stätte, die sie sich erwählen, althergebrachte sprache und dadurch warmen zusammenhang mit dem mutterlande zu bewahren". (Grimm, *apud* Greverus: 165).

¹⁴ "Die deutschen Kolonien in Brasilien bewahren ihre Nationalität viel leichter, als diejenigen in Nordamerika; der Gegensatz zu dem romanischen Brasilianer ist viel grösser, während den Deutschen und den stammverwandten angelsächsischen Amerikaner kein so grosser Abstand trennt". (Steger: 13).

¹⁵ "Die Regierung erreicht auf diese Art am besten ihr Ziel, denn sie will, dass die Ansiedler ihre Nationalität vergessen, sie sollen, wie die alten Kolonisten sagen, 'verbrasilianern', wie das mit der Schweizerkolonie in Novo Friburgo (sic) geschah, wo vom Schweizertum nur noch die Namen existieren und vom 'Schwitzerdütsch' nur noch

Frehner utilise ici l'expression «Verbrasilianern» comme synonyme de «Vernegern», «Verkanackern» ou «Verkaffern», mots qui apparaissent vers la fin du 19^{ème} siècle, quand l'Allemagne devient une puissance coloniale, et qui expriment l'idée d'une répulsion par rapport au mélange du sang. Dans l'opinion de Frehner, le croisement entre un européen et une brésilienne susciterait «une race dégénérée» et de continuer: «Morale-ment émoussés, les descendants de ces mariages mixtes se dégradent dès la deuxième génération et dépérissent dans les forêts brésiliennes pleines de ces créatures indéfinissables.»¹⁶.

98

L'expression «créatures indéfinissables» illustre bien l'affolement qui s'installa chez les émigrants dès l'instant où les schémas de pensées européens se trouvèrent ébranlés. Tout ce qui ne s'adaptait pas aux structures européennes était immédiatement maudit et considéré comme une «dégénérescence». La devise romantique de rester fidèle à ses origines était ainsi beaucoup plus qu'une simple recommandation, c'était un véritable acte de foi. Le grand drame est cependant que cette devise parte d'un présupposé faux, à savoir que les cultures européennes auraient toujours été capables de garder leur pureté. C'est pour cela que la plus importante découverte qu'on puisse faire en Europe est qu'en vérité, les cultures européennes ont été, depuis toujours, des cultures profondément hybrides.

die Worte ‚Chaib und Chog‘ gehört werden, die auch von den dortigen Negern im Mund geführt werden. Saubere Schweizer das! Mir sagten schon Auswanderer, dass sie drüben weder Deutsche noch Schweizer sein wollen, sondern sich mit den Völkern des Urwalds verbrüdern – verbrüdern mit Mulatten und Negern. – Welch ein Blödsinn!” (Frehner: 22).

¹⁶ “Die Kinder aber, die in solchen Verhältnissen geboren werden, wachsen heran wie Wilde, denn die Vereinigung zwischen Europäern und Negern, Indianern und Caboclos etc. bringt prima Früchte zur Welt, nämlich eine sittlich verkommene Rasse. Moralisch abgestumpft, verlottern diese Sprösslinge solcher Mischehen schon in der zweiten Generation und verkommen in den Urwäldern Brasiliens, wo genug solcher undefinierbarer Gestalten ihr Dasein fristen.” (Frehner: 22).

BIBLIOGRAPHIE

- DAVATZ, Thomas
1858, *Die Kolonisten in der Provinz St. Paulo in Brasilien*. Chur: Verlag Leonh. Hitz.
- FREHNER, Hans
1921, *Ein Wort an Auswanderungslustige. Von einem ehemaligen schweizerischen Urwaldpfarrer in Brasilien*. Uzwil: Verlag J. Fischer.
- GREVERUS, Ina-Maria
1972, *Der territoriale Mensch: ein literaturanthropologischer Versuch zum Heimatphänomen*. Frankfurt a. M.: Athenäum.
- HERDER, Johann Gottfried von
1936 [1791], *Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit. Herders Werke* Ed. Theodor Matthias. Tombe IV. Leipzig/Wien: Bibliographisches Institut.
- KATZ, Friedrich
1966, "Einige Grundzüge der Politik des deutschen Imperialismus in Lateinamerika 1898 bis 1941." *Der deutsche Faschismus in Lateinamerika 1933-1943*. Ed. Heinz Sanke. Berlin: Verlag der Humboldt-Universität, 9-60.
- KELLER, Gottfried
1936, *Das Auswanderungs-Problem in der Schweiz. Mit besonderer Berücksichtigung von Brasilien*. Rorschach: E. Löpfe-Benz.
- KELLER, Johannes
1897, *Aus der Schweiz nach Brasilien*. Affoltern am Albis: E. Epprecht.
- LOETSCHER, Hugo
1988 [1975], „Die Entdeckung der Schweiz.“ *Der Immune*. Zürich: Diogenes, 144-162.
- LOETSCHER, Hugo
1989 [1975], «La découverte de la Suisse.» *Le déserteur engagé*. Traduction de Monique Thiollet. Paris: Pierre Belfond, 130-144.
- SCHILLER, Friedrich
1993 [1804], *Wilhelm Tell*. Stuttgart: Reclam.

SCHILLER, Friedrich

1859 [1804], *Wilhelm Tell: poème dramatique*. Traduction de François Sabatier-Ungher. Königsberg: J. H. Bon.

STEGER, Adolf

1857, *Brasilien, für deutsche und schweizerische Auswanderer*. Lichtens-
teig: Verlag G. J. Meisel.

STREIFF-BECKER, Rudolf

1943, *Erinnerungen eines Überseers*. Glarus: Verlag Tschudi & Co..

TSCHUDI, Johann Jakob von

1971 [1866], *Reisen durch Südamerika*. Tombe I, II, III et IV. Stuttgart:
Brockhaus.

ZIEGLER, Béatrice

1985, *Schweizer statt Sklaven: Schweizerische Auswanderer in den Kaffee-
-Plantagen von São Paulo (1852-1866)*. Stuttgart: Steiner.